

Affirmer que les « monnaies primitives » sont un archaïsme peut être compris de deux façons. Soit, elles sont un état premier et imparfait de nos propres usages monétaires supposés évolués. Soit elles sont l'expression d'une institution essentielle et commune à l'ensemble des sociétés humaines, et comparable aux langues. Dans ce cas, ces monnaies peuvent nous éclairer pour repenser aujourd'hui l'institution monétaire et contribuer à répondre aux impasses actuelles de la domination de la finance.

Reprenant des travaux qu'il a menés dans les années 1970 jusqu'à nos jours, l'auteur interroge la nature de la monnaie comme lien et pose notamment la question de l'inaliénabilité de richesses communes et du partage ainsi que celle des limites de la figure du don pour comprendre la réciprocité.

En cela, l'ambition de l'ouvrage est d'offrir des outils nouveaux pour la socio-économie et de contribuer à la construction de l'économie solidaire comme issue théorique et pratique à la crise.

Jean-Michel SERVET

Les monnaies du lien

Presses Universitaires de Lyon – 2012 – 450 pages

A partir de deux textes rédigés à trente années d'intervalles l'ouvrage de Jean-Michel Servet nous propose deux regards opposés, parfois « superposés » mais au final complémentaires. Le premier, est issu d'une thèse d'Etat rédigée en 1981, sur « *la genèse des pratiques et des formes monétaires* ». Cette dernière tente de renouer avec une analyse « *génétique* » et fonctionnelle du phénomène monétaire, telle que développée par les historiens et les numismates. Ce faisant elle remet en cause certaines interprétations trop courantes du phénomène monétaire. A partir de l'exemple de communautés qualifiées à l'époque de « *sauvages* » parce qu'elles étaient considérées comme sans classes ni Etat, elle amorce une analyse critique de l'approche des anthropologues et des interprétations évolutionnistes généralement mises en avant pour expliquer les manifestations variées et universelles des pratiques monétaires.

Avant les instruments monétaires de nos sociétés prétendument développées, ont circulé des monnaies qui par leur fonction préfigurèrent les nôtres et en furent les ancêtres, ce que Jean-Michel Servet nomme les « *paléomonnaies* ». Il s'agit là d'un phénomène comparable par son universalité au langage ou aux religions, dont l'on retrouve des traces dans l'ensemble des sociétés humaines. Ces formes anciennes doivent être avant tout comprises par référence à leurs géniteurs. Dans les récits qui ont été apportés au fil du temps, elles ont pu être décrites d'abord comme une réponse rudimentaire aux difficultés que les humains ont progressivement résolues de réaliser les trocs primitifs. Cette invention aurait permis de mieux répondre à leurs besoins d'échanger et de payer, supposés eux-mêmes universels. La masse considérable d'informations rassemblées depuis le milieu du XIX^{ème} siècle sur les transformations des sociétés humaines a cependant permis d'enrichir considérablement cette représentation. C'est parce que n'était perçue qu'une partie de leurs usages que ces instruments ont pu être décrits comme étant des monnaies rudimentaires. Ils avaient en fait d'autres usages a priori non monétaires qui expliquaient la complexité des pratiques observées et qui pouvaient rendre difficiles les comparaisons, au point que de nombreux anthropologues ont nié que l'on puisse les faire entrer dans une catégorie générale qui serait la monnaie.

C'est en réalité bien souvent le regard parti du point supposé d'arrivée (*le nôtre, lui-même fruit d'une construction idéologique*) qui les appréhende comme autant d'instruments monétaires et les définit en conséquence comme appartenant à une catégorie générale, la monnaie (*selon l'interprétation moderne*). Les fonctions contemporaines de celle-ci, assignées par les économistes, éclairent les transformations successives que subissent ces équivalents, ces substituts, ces compensations, etc. pour se diriger vers des formes supérieures d'une seule et même institution : la monnaie. D'où l'importance, en réalité déformée, accordée à ses fonctions, au détriment d'une appréhension beaucoup large des rôles effectifs jouées par les paléomonnaies.

La seconde vision, présentée dans la seconde partie de l'ouvrage, abandonne l'approche historique et fonctionnelle de la première partie. De manière centrale, elle affirme que, dans toutes les sociétés, la monnaie fait lien. Cette hypothèse rompt avec la volonté d'inscrire les transformations monétaires dans la perspective dominante - implicite ou explicite chez les économistes et chez certains ethnologues - d'une évolution générale des sociétés. Ce second regard porté sur les monnaies dites « primitives » renonce donc à privilégier l'un ou l'autre des critères de mesure généralement admis du degré ou de la supposée logique d'évolution des sociétés.

L'analyse éclaire une différence apparente dans les usages des paléomonnaies comparées avec ceux de nos monnaies modernes. En réglant une dette par le transfert, temporaire ou définitif, d'une paléomonnaie, il est possible de prétendre ne pas rompre le lien. Le transfert d'une paléomonnaie peut au contraire l'affirmer, le valider, et l'actualiser. Cette monnaie est alors moins une créance que le témoin de l'acquittement d'une dette, sans que le détachement consacre une rupture. Ce faisant, la monnaie est pensée comme un lien essentiel des communautés humaines, ayant une dimension verticale et horizontale. Elle unit leurs membres, ordonne les activités et permet de réaliser non seulement des relations d'alliance mais aussi de filiation intergénérationnelle.

Agissant comme compensation de relations - où l'être subsume l'avoir-, les paléomonnaies peuvent ainsi s'avérer comme les instruments d'une « impossible coupure ». Celle-ci est comprise comme impossible car rompre serait funeste pour la communauté » elle-même. A l'inverse, en détruisant ce qui relie, par un paiement que l'on prétend capable de rendre chacun quitte et totalement autonome par rapport aux autres, la monnaie « moderne » ne serait pas ce qui réunit mais ce qui sépare. De ce point de vue, les monnaies « anciennes », « primitives » ou « traditionnelles » sont révélatrices d'un archaïsme monétaire - au sens où cette expression désigne non un vestige mais un fondement essentiel commun à l'ensemble des sociétés humaines. Elles ne désignent pas des survivances ou des résidus primitifs mais en réalité, ces monnaies révèlent des propriétés communes au fait monétaire en général mais aussi certaines dimensions cachées de nos monnaies, pour autant que l'on plonge dans les profondeurs inconscientes de la monnaie.

Il suffit par exemple de se rappeler l'étymologie de termes comme « obligation » ou sa traduction anglaise « bond » pour retrouver dans « obligation » la racine « lig » autrement dit une ligature, et dans « bond » le double sens financier d'obligation mais aussi de rapport de servitude. De même, il est possible de remarquer que l'origine latine du mot « intérêt » est « inter esse », « être entre » ainsi qu'une foule d'exemples comparables empruntés à différentes langues et différentes cultures à travers les continents.

Nous vivons donc, par la façon dont est compris parmi nous le paiement, avec l'illusion que la remise contractuelle d'une contrepartie, pensée comme contre-valeur, est à un niveau micro-relationnel ce qui peut nous rendre quitte et autonome de façon générale. On croit ainsi pouvoir ne pas dépendre des autres alors que tout paiement est un moment dans une chaîne sans fin de relations que l'interdépendance mécanique des marchés réalise à l'insu même de ceux qui échangent.

Dans le long processus de transformation historique – qui ne doit pas être confondu avec ce qui serait une évolution unidirectionnelle et unidimensionnelle impliquant un progrès -, le développement de relations contractuelles de paiement, en rupture ou en opposition avec ce qui est généralement présenté comme des chaînes de dons/contre-dons représente une nouveauté fondamentale. Croire en la capacité d'un instrument de couper le lien, en mettant fin à toute obligation grâce au paiement constitue une transformation essentielle. La confiance se déplace alors de la solidité du lien à celle de la capacité de rompre « en bon termes », en ayant « réglé ses comptes », donc toutes ses obligations. Le développement de ces relations contractuelles de paiement nécessite une mutation du processus de construction de la confiance dans l'institution monétaire et dans les modes de financement. La confiance dans les relations d'alliance et de compensation porte directement sur les personnes et sur leurs groupes d'appartenance. Avec le développement des relations contractuelles de paiement,

en particulier du fait d'une suprématie des logiques de propriété permettant l'aliénation des biens, la confiance paraît se déplacer des personnes aux choses et se trouve nécessairement instrumentalisée. Pour l'ensemble des obligations mesurées, il faut des instruments fiables laissant chacun quitte.

Il est donc nécessaire aujourd'hui de dépasser l'image commune et hégémonique de la monnaie comme étant principalement un instrument du marché. Il s'agit surtout de redécouvrir et de reconsidérer ce qui faisait et ce qui peut encore faire lien grâce à la monnaie, à différents niveaux collectifs et privés. Autrement dit, il faut comprendre la monnaie en dehors ou au-delà de ses usages promouvant des logiques de lucrativité. Il faut au contraire saisir en particulier son rôle dans la redistribution, à travers les obligations trop oubliées unissant une communauté de citoyens détentrice d'un trésor commun dont l'aliénation ou la dissipation met en danger l'existence même de la société. Si le marché n'est pas pensé comme une rivalité entre « *échangistes* » (à travers leurs marchandises), il peut alors aussi (re)devenir, une interdépendance autour d'intérêts communs. C'est une proposition forte des promoteurs de l'économie sociale et solidaire dont les pratiques (commerce équitable, monnaie locales, finance solidaire...) ne s'opposent pas au marché de façon radicale mais entendent réaliser, à travers des flux marchands des relations de partage au sein desquelles la solidarité devient le principe moteur.

Au final, ce tour d'horizon, ponctué d'une multitude d'exemples empruntés à des groupes humains à travers le temps et l'espace, nous montre qu'il serait erroné de penser les liens de solidarité tissés grâce à la monnaie comme une forme « primitive » ou « première » dont quelques sociétés réputées « exotiques » auraient encore le privilège et que la modernité aurait à tout jamais fait disparaître de nos propres sociétés. Ce que par illusion nous tenons pour un passé, et qui se révèle comme une diversité d'expression, doit en réalité nous aider à penser un avenir de l'ordre monétaire. Dans celui-ci, à travers un esprit de solidarité et de partage, serait pourquoi pas retrouvée la nature largement occultée ou inconsciente de lien de la monnaie.

CD-V